

Jean Adolphe Rondal

Comment l'enfant apprend
la grammaire de sa langue
sans le savoir



A Renée, merveilleuse interlocutrice.

EXTRAIT

Préface

Cette monographie doit beaucoup au dévouement maternel dans le contexte du développement du langage chez l'enfant. Il exploite les enregistrements au long cours des interactions verbales entre un enfant francophone et sa mère, ainsi que des données correspondantes en langue anglaise provenant des enregistrements et des analyses effectués par Roger Brown à l'Université Harvard, aux Etats-Unis d'Amérique. Une partie des transcriptions effectuées par Brown et son équipe (principalement Ursula Bellugi, Colin Fraser, Gloria Cooper, et Courtney Cazden) ont été réanalysées par mon ami Ernst Moerk, aujourd'hui malheureusement décédé de même que Roger Brown. On ne célébrera jamais assez l'implication maternelle dans le développement langagier de l'enfant même si ce dernier est bien aidé par des dispositions neurogénétiques particulières, et il convient de rendre hommage à toutes les mères du monde à ce point de vue.

Ernst comme Roger auraient certainement apprécié la centration de ce livre sur des aspects importants de leurs travaux de recherche de même que la thématique théorique générale du présent essai. J'avais présent à l'esprit leur amical souvenir et les discussions théoriques et empiriques entre nous durant les décennies précédentes, pendant toute la préparation et la rédaction de cet ouvrage.

Pourquoi ce livre ?

J'ai cherché dans plusieurs publications récentes à élaborer un compte rendu explicatif de l'acquisition de la langue maternelle par l'enfant. Il importait, en premier lieu, de déblayer le terrain théorique, pour ainsi dire, en montrant pourquoi les courants actuellement dominants en matière de développement morphosyntaxique, cette composante centrale du langage, ne peuvent, ni logiquement ni empiriquement, à eux seuls et / ou orientés comme ils le sont dans les écrits de leurs principaux protagonistes, fournir une explication satisfaisante du processus acquisitionnel.

Un premier courant, celui de **l'innéisme représentationnel**, qui a largement dominé le domaine depuis la fin des années 1950, associé au nom du linguiste américain Chomsky et dans les dernières décennies du siècle précédent également à celui du psychologue américain Pinker, fait de l'acquisition de la morphosyntaxe par l'enfant l'actualisation de potentialités génétiques spéciales,

reprenant les caractéristiques formelles les plus générales des langues humaines et les appliquant à la grammaire de la langue maternelle pour en diriger l'acquisition.

Mon ouvrage *Expliquer l'acquisition du langage. Caveats et perspectives* (Mardaga, 2006) contient une analyse détaillée des positions théoriques Chomskyennes, telles qu'elles ont pu évoluer entre 1957 et 1995 tout en restant en gros les mêmes dans leurs principes généraux. L'analyse ne laisse aucun doute sur l'absence de réalité psychologique des propositions Chomskyennes, par ailleurs licites comme descriptions de phénomènes de langue. La linguistique est une science descriptive. Elle ne dispose, en conséquence, d'aucun moyen objectif de choisir entre des théories rivales satisfaisant au critère de l'adéquation descriptive. Le problème est qu'il existe pratiquement une infinité de façon de décrire une entité aussi complexe que la grammaire d'une langue, a fortiori des universaux (postulés) de grammaire au sein de toutes (ou au moins d'un certain nombre) de langues.

Le fonctionnement et le développement langagier ne peuvent être expliqués qu'en référence à un processus neuropsychologique susceptible d'expérimentation et donc de validation empirique. C'est l'objet de la psychologie du langage (parfois nommée psycholinguistique) et de la neurologie du langage (neurolinguistique).

Le déterminisme génétique de l'acquisition grammaticale postulé par Chomsky, dans divers ouvrages, et précisé par Pinker (voir principalement l'opus *The language instinct*, publié en 1994) est resté jusqu'à ce jour sans aucun support empirique. Aucune recherche génétique en matière de langage n'a mis en évidence un quelconque gène ou ensemble de gènes grammaticaux. Ce n'est pas qu'il n'existerait aucune base génétique pour l'acquisition et le fonctionnement langagier (voir mon ouvrage de 2006 et celui de 2014 sur *Théorie du fonctionnement et du développement morphosyntaxique*), mais elle est de l'ordre du procédural et non du notionnel, du neuropsychologique et non du linguistique.

Les études sur l'héritabilité du langage et ses troubles développementaux (Stromwold, 2001) montrent que les influences génétiques et les prédispositions pathologiques en matière de langage ne portent pas sur les représentations linguistiques elles-mêmes mais bien sur les structures organiques et les dispositifs neurophysiologiques impliqués dans les apprentissages et le fonctionnement langagier.

Un gène « langagier » a été mis en évidence (Lai et al., 2001). Il s'agit d'un gène dominant nommé FOXP2, situé sur le chromosome 7 au locus q31. Ce gène est impliqué de façon causale dans un trouble dyspraxique verbal (avec difficultés dans le contrôle des mouvements coordonnés de la face et de la bouche), dysphasique (trouble du fonctionnement

langagier, surtout phonologique et morphosyntaxique), et du langage écrit (également lié à la régulation séquentielle de l'expression). Les chercheurs ont repéré une mutation de ce gène sur trois générations dans une même famille. Ils suggèrent que l'insuffisance haploïde FOXP2 au cours de l'embryogenèse détermine un développement anormal de certaines structures neurologiques essentielles pour la parole et le langage. Les problèmes comportementaux identifiés sont dus à un déficit dans la planification de la parole et l'organisation combinatoire du langage. Ce déficit correspond à une insuffisance fonctionnelle des zones antérieures du cortex gauche, dont on sait qu'elles jouent un rôle important dans la structuration séquentielle de la production langagière, et peut-être à une atteinte concomitante de certaines structures sous-corticales, notamment les noyaux et les ganglions de la base du cerveau. Un des effets connus de la mutation du gène FOXP2 est une réduction de l'ordre de 50% de la substance grise du striatum, un noyau de la base cérébrale, travaillant en boucle avec le cortex frontal (Vargha-Khadem et al., 2005).

Ces considérations sont en accord avec les données récentes issues des travaux sur le rôle des gènes dans l'organisation du cerveau humain (Lein & Hawrylycz, 2014). Ces travaux mettent en évidence, par des comparaisons entre espèces animales (des souris aux primates non humains) et *Homo sapiens*

sapiens (notre espèce), que les différences critiques entre espèces concernent non tant l'expression des gènes au niveau du métabolisme cellulaire que le câblage des réseaux de neurones corticaux vers la fin de la période prénatale et durant les années d'enfance.

Mes analyses critiques ont reçu un bon accueil dans la littérature spécialisée de langue française (voir par exemple, la recension de François, 2006, 2010), trop heureuse de s'associer à une délégitimation de la prose chomskyenne (déjà Hagège, 1976) et à une dénonciation des raccourcis et autres simplismes théoriques de Pinker et suiveurs anglo-saxons. Le texte n'a suscité aucune réaction dans les pays anglophones, enfermés, comme d'habitude, dans leur solipsisme linguistique.

Un deuxième courant, qu'on pourrait qualifier de **sociopsychologique**, est actif au moins depuis les écrits de Bruner (1975a, b), passant par Bates et Macwhinney (1982), et se retrouvant dans les propositions de Tomasello (2003). Ce courant, antithétique par rapport aux indications de Chomsky et Pinker (voir en particulier Tomasello, 1995, *Language is not an instinct*), procède d'une étonnante naïveté dès lors qu'il cherche à rendre compte du développement morphosyntaxique.

On y considère que la composante pragmatique du langage (les aspects communicatifs et sociaux ; voir plus loin pour une caractérisation plus élaborée) suffit à garantir, par une sorte de nécessité

communicative simplement posée, le développement grammatical. Si la pragmatique du langage a toute son importance, y compris relativement à la raison d'être des énoncés que nous produisons et à la gestion de leurs aspects communicatifs, il ne s'y trouve en elle-même rien qui conditionnerait directement l'organisation formelle de ces mêmes énoncés.

Ce disant, on est tenu de se prononcer sur la notion de **spécificité ou non du fonctionnement morphosyntaxique et de ses soubassements organiques**. La question a longuement agité, et agite encore, les spécialistes du domaine. On remarquera qu'elle n'est habituellement posée que pour la morphosyntaxe (la grammaire) et la phonologie (la production et la réception des sons particuliers utilisés par chaque langue). On admet volontiers que la sémantique et la pragmatique langagière n'ont rien de véritablement spécifique. Elles sont des interfaces du langage avec la cognition conceptuelle et la cognition sociale, respectivement.

Sans m'attarder sur cette question délicate, et souvent formulée de façon ambiguë, il convient peut-être de dire que la morphosyntaxe langagière est à la fois spécifique et non spécifique (on peut sans doute dire la même chose de la phonologie). Cela dépend du point de vue. Son développement et son fonctionnement sont sous-tendus par des dispositifs neurogénétiques particuliers – on dit « dévoués » en langue anglaise – qu'on a commencés à identifier

dans le dernier quart du 19^e siècle.

On est autorisé, me semble-t-il, à parler non d'innéisme représentationnel mais bien d'**innéisme neurologique**. Les structures anatomo-physiologiques qui y correspondent sont bien localisables au sein du cerveau. Elles sont indiscutablement innées même si sujettes à un important développement ontogénétique dans lequel interviennent de nombreuses influences environnementales. Si les structures en question sont bien spécifiques au langage, les mécanismes fondamentaux que ces structures permettent et soutendent, n'ont rien d'unique. Il s'agit principalement d'ordonner une sorte de matériau brut (fourni par les composantes pragmatiques et sémantiques qui sont au départ de l'énonciation ; voir plus loin dans l'ouvrage) en séquences régulières de mots selon les canons grammaticaux de la langue.

Plusieurs théoriciens font l'hypothèse que l'hémisphère cérébral gauche (dont on sait qu'il est normalement dominant pour le fonctionnement langagier, et en particulier pour la morphosyntaxe) s'est spécialisé évolutivement dans la coordination séquentielle des événements moteurs et que ce monitoring latéralisé a attiré secondairement dans le même hémisphère la gestion des aspects séquentiels du fonctionnement cognitif, et notamment la régulation combinatoire du langage (Wilkins & Wakefield, 1995 ; également Gazzaniga, 2008).

Le même type de dispositif régulateur séquentiel avec la même finalité se retrouve dans nombre d'autres dispositifs comportementaux (événements moteurs, musique, mathématique). Si on suit ce raisonnement, on aboutit à la conclusion que si les structures anatomophysiologiques sous-tendant le fonctionnement morphosyntaxique sont bien spécifiques, les mécanismes régulateurs ne le sont vraisemblablement pas, étant en substance distribué au sein de l'organisation cérébrale.

Un troisième courant, **cognitif** celui-là, apparaît dans les écrits de Roger Brown (1973), et chez MacWhiney (1978), Maratsos (Maratsos & Chalkley, 1979), Slobin (1981), Schlesinger (1995), notamment, ainsi que dans ce qu'on a appelé l'école de Genève, élaborant théoriquement à partir de l'œuvre de Piaget et de ses suggestions en matière de développement symbolique (Sinclair, 1973).

Cette orientation théorique ignore largement le rôle des données d'input. Elles existent, certes, mais n'auraient qu'un rôle déclencheur. Tout se passe comme si l'enfant équipé de sa seule infrastructure cognitive développait automatiquement la grammaire de sa langue dans une sorte de vide interpersonnel. Les régulations morphosyntaxiques sont théorisées comme émergeant simplement des structures cognitives (préférentiellement Piagétienne), alors qu'il ne se trouve rien dans ces dernières qui puisse véritablement contraindre les premières. Il est fondé

cependant de considérer, comme je le fais dans la suite de l'ouvrage, que la base pragmatique-sémantique du langage combinatoire est de nature cognitive et donc que le développement cognitif (y compris mémoriel) joue un rôle indirect dans le développement morphosyntaxique, lequel toutefois est sui generis (voir la section b du premier chapitre).

A l'appui expérimental (expérimentation invoquée) de cette dernière indication, on avancera les capacités morphosyntaxiques exceptionnellement favorables documentées chez de (rares) sujets porteurs d'un important handicap cognitif (Rondal, 1995, 2003, pour une étude approfondie d'un de ces cas et une analyse d'autres cas du genre publiés dans la littérature spécialisée).

Un quatrième courant antagoniste (l'épithète est trop forte car il est loin d'être antithétique avec mon orientation théorique), nécessitant, à mon sens, une perspective légèrement différente, est celui défendu énergiquement par Ernst Moerk dans un nombre important de publications (voir principalement Moerk, 1975, 1976, 1983, et 2000). Moerk insiste sur l'importance du **langage adressé à l'enfant** en voie d'acquisition de la langue et sur les feedbacks parentaux (information en retour) contingents aux énoncés enfantins, ce qui est parfaitement justifié.

Toutefois, il n'hésite pas à parler (voir les titres de ses deux ouvrages princeps – 1983, 2000) d'enseignement (teaching) du langage par les parents

(mères en particulier) ou au moins de guidance parentale dans le processus acquisitionnel (guided acquisition). Moerk exclut, cependant, tout enseignement intentionnel de la morphosyntaxe de la part des parents. Il indique dans l'introduction de son ouvrage de 1983 : « On (lui) n'affirme pas que les mères enseignent jamais intentionnellement des savoir-faire linguistiques » (p. 3, ma traduction et mon ajout dans la citation entre parenthèses). Moerk insiste, par contre sur l'optimalité de l'input mis à disposition de l'enfant dans les échanges avec la mère et les parents en général (simplifications formelles et de contenus, reformulation des messages tout en maintenant certains éléments identiques). Ses formulations sont ambiguës, toutefois. D'une part, il affirme que « ...pratiquement tout l'input est pertinent » (1983, p. 4, ma traduction), ce qui semble impliquer que le rôle de l'enfant est primordial et donc qu'il n'y a pas d'enseignement parental au sens propre du terme, mais seulement, ce qui n'est évidemment pas rien, une mise à disposition d'un input langagier adapté et une fine sensibilité maternelle par rapport à ce que l'enfant produit. Mais par ailleurs, Moerk insiste beaucoup sur le rôle actif des parents (et de la mère d'Eve en particulier, dans l'opus de 1983) dans le calibrage des énoncés adressés à l'enfant et des feedbacks contingents aux productions enfantines. Il est malaisé dans ce cas d'exclure toute intentionnalité pédagogique parentale. Or, il ne semble pas évident que les parents, en règle générale (bien qu'il puisse exister des

exceptions) aient suffisamment de connaissances explicites en matière de morphosyntaxe de leur langue pour pouvoir l'enseigner, au sens fort du terme, à leur enfant, ou même pour pouvoir en guider techniquement l'évolution, même s'il est clair qu'ils ont un rôle important à jouer en matière d'acquisitions conceptuelles, sémantiques, lexicales et pragmatiques. Je reviendrai sur le problème ainsi posé dans la dernière partie de l'ouvrage.

Aucune des orientations théoriques ci-dessus (celle de Moerk pas davantage que les autres) ne se pose de **question sur la réalité psychologique des catégories formelles et fonctionnelles de la linguistique** qui seraient indispensables pour pouvoir fonctionner au plan morphosyntaxique et donc auxquelles aboutirait inéluctablement l'évolution développementale. On verra plus loin qu'il s'agit d'un **caveat important, mais curieusement passé inaperçu**, dans toutes les théories du fonctionnement et du développement langagier proposées jusqu'ici.

Un second ouvrage *L'apprentissage implicite du langage. Son objet, sa nature, son contexte*, a été publié par Mardaga (Rondal, 2011). J'y propose une théorie de l'acquisition du langage, et plus particulièrement de la morphosyntaxique, qui situe dans une perspective différente des éléments d'explication mentionnés précédemment. Il en sera question plus avant dans le texte.

Enfin, un troisième ouvrage *Une théorie du*